Robert SCHOLTUS, *Le monde commence à tout instant*, Paris, Le Cerf, 1998 (96 pages).

Jean-Paul Resweber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/314>

DOI : 10.4000/leportique.314

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1999

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Paul Resweber, « Robert SCHOLTUS, *Le monde commence à tout instant*, Paris, Le Cerf, 1998 (96 pages). », *Le Portique* [En ligne], 3 | 1999, mis en ligne le 15 mars 2005, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/314> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.314>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Robert SCHOLTUS, *Le monde commence à tout instant*, Paris, Le Cerf, 1998 (96 pages).

Jean-Paul Resweber

- 1 Le livre de Robert Scholtus prend acte de la modernité qui, en deçà des incantations et des désenchantements, nous place sur la ligne (*über die Linie*) de ce nihilisme accompli dont Heidegger voit en Ernst Jünger la figure ambiguë. Ligne du dé-part, qui, au double sens du terme, oblige au partage et au commencement. Mais pour en découvrir le tracé, il convient de prendre au sérieux cet événement radical, de faire le constat jusqu'ici refusé de cet « hapax » qui ne saurait se répéter : Dieu est mort. Or, de façon paradoxale, c'est cet événement, cet « hapax » qui, en raison même de la place qui se trouve alors libérée, peut donner lieu à Dieu : « L'existence n'a pas de sens. Dans sa nudité, elle est le sens », (p. 25). Le danger réside dans le refus d'assumer ce nihilisme salutaire, soit en occupant le lieu devenu vacant par la mort de Dieu, soit en maquillant ce dernier par ces limbes de la modernité que sont les *no man's land* des villes, les terrains vagues des cités, les valeurs brumeuses d'une époque. Autant de non-lieux où l'on rêve de transformer le côtoiement en rencontre et l'indifférence en éthique.
- 2 La mort de dieu – leitmotiv mi-dit de ces pages denses et fortes – nous lance vers l'affrontement d'un sens possible, parce que justement inaccessible. Elle est, en effet, au principe même de cette négativité qui fait vivre et respirer, qui fait désirer et croire. Pour peu, les sciences humaines emportées par la compulsion herméneutique – dont la théologie n'a pas encore fait le deuil – demeurent animées par le désir positif de la relance, de la répétition, de la reconstruction – désir qui fait obstruction au dé-part. L'auteur a raison : « Ainsi, quand il ne reste que le commencement, à la lisière du nihilisme, il reste l'essentiel, c'est-à-dire la capacité de croire, de surmonter tous les déterminismes » (p. 37). Tous les déterminismes : même celui du sens ! La question n'est plus de croire savoir, mais de savoir croire. Sans doute, est-ce par le constat de la mort de Dieu, que le croyant donne alors à Dieu lieu d'être. Telle est la théologie

blanche que R. Scholtus nous propose. Dans sa nudité, dans sa « primitivité », dirait Kierkegaard, l'existence est sens. Elle est, selon le mot d'un Père de l'Église, la première des grâces : *prima gratia*. Reste à la théologie de faire le récit de cette réalité-là, mais aussi de cette autre réalité qui définit la nouvelle « constitution » (*kainê ktisis*) du croyant. Cette nouvelle constitution exige qu'il devienne sujet de sa foi et pour cela, il lui « faut » s'inscrire dans l'ordre symbolique – allégorique, dirait Walter Benjamin – devenu chair dans la culture. La lecture de ce petit livre incisif et bien écrit sera utile au théologien qui a malencontreusement transformé la métaphysique en dogme, au philosophe qui se prend encore pour un théologien anonyme, à tout homme qui fuit sa propre négativité, lieu même du questionnement sur le sens.